

# Régionale de Toulouse

## Procès-verbal de l'Assemblée générale du 25 avril 2024

La première partie de l'Assemblée générale fut consacrée au rapport moral présenté par la présidente, Patricia Verdeau. Il est rappelé qu'au cours de ces deux dernières années, la Régionale de Toulouse a organisé un certain nombre de manifestations, en partenariat avec la Société toulousaine de philosophie.

Par le truchement d'un partenariat fécond avec la Société toulousaine de philosophie, la Régionale de Toulouse peut proposer à ses membres des conférences, en lien avec des notions de philosophie au programme en classes de première et de terminale. En outre, l'ensemble des conférences de la Société toulousaine de philosophie est ouvert aux membres de l'APPEP. C'est l'occasion pour les professeurs de second degré d'être en contact permanent avec des doctorants et des chercheurs.

### **Vendredi 21 octobre 2022**

**COLLOQUE : L'Europe comme figure spirituelle** [en partenariat avec l'Université libre de la connaissance]

**Christian Savès**, La spiritualité au défi de la temporalité : l'Europe ou l'invention du politique

**Philippe Soual**, L'Europe et la sagesse

**Éric Coulon**, L'invisible Europe. Provenance destinale et tâche spirituelle du mode d'être européen

**Christian Loubère**, La *Krisis* de Husserl

**Pierre Le Coz**, L'Europe et la perspective. L'ouverture picturale de la dimension christologique de profondeur

**Christian Loubère**, Amour et Occident

## **Vendredi 24 février 2023**

18 h : Conférence de M. **Christian LOUBÈRE**, professeur de philosophie au Lycée René Billères, Argelès-Gazost.

### **Simone Weil et le poème de la force**

Lorsque la philosophe Simone Weil écrit *L'Illiade ou Le Poème de la force*, son intention est double : rendre hommage à l'esprit grec et à la rationalité qu'il suppose, mais inscrire aussi cette rationalité dans le dévoilement d'une historicité plus vaste, celle du destin de l'Europe et du monde. Pour Weil, les récits héroïques d'Homère supposent donc d'être pensés sous une double logique, celle du destin de la force, de la puissance et de la guerre perpétuelle qu'elle engage, mais aussi son affaissement et sa fin, car même Achille trouve la mort au bout de son voyage. Ainsi, toute force et toute puissance, quelle que soit sa grandeur apparente doit connaître l'agonie et la perte. Cette lecture paradoxale de la geste des héros tragiques d'Homère nous invite à une sagesse morale et une conversion. Quelque chose se joue ici du destin spirituel de l'homme, écartelé entre la grâce de sa faiblesse et l'apesanteur de sa force. Quelque chose qui échappe à l'histoire et inscrit son destin propre dans l'éternité, dont seule la tradition poétique du mythe sait rendre compte.

## **Vendredi 24 mars 2023**

19 h : Conférence de M. **Éric COULON**, directeur de l'Université Libre de la Connaissance. Salle 2.

### **Libérer le consentement : l'insoupçonné dans/de l'accord donné**

Le terme consentement est à la mode. Fréquemment mobilisé par des institutions, des juristes, des psychologues, des penseurs de l'éthique ou des féministes, son usage a pour but, en particulier, de souligner, de rappeler ou de permettre de réfléchir à la nécessité de la donation, par certaines personnes (enfants, patients, femmes) confrontées à certaines situations précises (les exigences des adultes, les propositions de soins des médecins, les désirs sexuels des hommes), d'un accord préalable et explicite. Le consentement consisterait donc, dans ce cas, à donner son accord à l'exécution d'une action. Idéalement, il permettrait ainsi à un possible de s'actualiser, à un dessein de s'accomplir ou à un désir de se réaliser. Quant au non consentement, il viendrait, lui, faire avorter cette actualisation, cette réalisation ou cette satisfaction.

Les choses, nous le savons, ne sont pourtant pas aussi simples. Ce qu'il faut avant tout avoir à l'esprit, même si cela paraît évident, c'est que, dans tous les cas de figure, quels que soient le motif et le bénéficiaire, l'action soumise à consentement n'a pas pour cause ou auteur directs la personne donnant, ou non, son accord. La proposition, le dessein ou le désir évoqués n'émanent pas d'elle. Là est bien sûr la source du problème. Dans cette configuration existentielle dynamique au sein de laquelle un être humain se trouve confronté à une situation – pas seulement possible

mais aussi actuelle – s'imposant, ou tendant à s'imposer, à lui, nombre de facteurs lui échappent, ainsi du reste qu'à l'observateur trop rapide à conclure ou ne s'intéressant qu'aux raisons communes. Une chose est sûre : la personne concernée doit toujours faire face à une altérité, à une instance, à un dispositif, à un processus, à une autorité déjà là, auxquels elle doit se mesurer sans toujours prendre la mesure de l'enjeu. S'il est certes généralement admis que ce que désigne cette notion de consentement est un acte complexe qui implique plusieurs dimensions de l'être (l'éthique, le psychologique, l'existential), il nous paraît que sa conception ainsi que son exercice demeurent très souvent en-deçà de ce qui est en jeu.

Dépassant les seules situations particulières et locales de même que les approches positivistes et naturalistes, nous souhaitons élargir, tant du côté du sujet que du côté de l'objet, le sens et la portée du consentement, et donc de l'accord. Nous désirons en effet libérer l'acte de consentement, l'affranchir des limitations et dominations autant que l'ouvrir à et laisser s'exprimer ses ressources. Il nous faut pour cela, d'une part, mettre à jour les limites, subjectives comme objectives, et les aliénations dissimulées attachées à un certain consentement, et, d'autre part, dégager les possibilités enfouies d'un consentement qui ne soit plus seulement donné, réactif, relatif et local mais pleinement constitué, actif, inconditionnel et global. Nous montrerons alors que le consentement devenu majeur et positif, mettant en œuvre avec lucidité aussi bien le non que le oui, la critique que l'acquiescement, le discernement que la dialectique, la réflexion que l'ouverture, l'abaissement que l'élévation, le détachement que l'engagement, la rupture que la participation, cristallise de façon décisive et opérative les enjeux théorético-pratiques de la démarche philosophique en même temps qu'il s'approprie différents gestes constitutifs de certaines conduites spirituelles.

## **Vendredi 26 mai 2023**

18 h 30 : Conférence de Mme **Estelle NORRE**, Master MEEF philosophie.

### **Être soi en tant que femme. Repenser l'affirmation de l'identité à travers les concepts de « sujet pluriel » et « d'engagement conjoint » de Margaret Gilbert**

Si entrer dans un système social qui est celui du groupe social femme par l'attribution d'un genre à la naissance semble aller de soi, se conscientiser comme appartenant à ce même genre relève d'un processus plus complexe. Processus qui nécessite alors de repenser ce qu'est un groupe social. Plus précisément, de repenser le passage du groupe au non-groupe en s'interrogeant sur ce qu'on peut dire d'un groupe – un peuple, une entreprise ou un syndicat au sujet de ce qu'il pense, fait ou croit. Sur la question de savoir si on peut reconnaître à ces entités collectives une certaine réalité, une des réponses est de dire que les entités collectives n'existent pas, seule la somme des individualités existe, tel que le soutient Anthony Quinton, en 1974 dans son article *Social objects*. Dans ce contexte, Margaret Gilbert écrit, en 2003, *Marcher ensemble*, elle se demande ce que c'est qu'agir ensemble et son modèle c'est la promenade. Ne considérant pas ça simplement comme deux personnes qui marchent côte à côte mais relevant un modèle d'articulation collective qu'elle nomme « sujet pluriel » appréhendant alors le groupe en un sens non sommatif, cependant basé sur « un engagement conjoint » entre les individus.

Repenser le concept de sujet pluriel chez Margaret Gilbert c'est essayer de l'appliquer au cas des femmes en tant que groupe social. Tenter alors de rendre compte de la complexité qui réside dans le fait de s'affirmer d'une part en tant qu'individu singulier et accepter d'autre part d'oublier cette individualité au profit de ce corps unique : le corps social des femmes. Il s'agit là alors de distinguer sujet personnel et sujet pluriel, ainsi qu'interroger ce passage entre les deux. C'est interroger ce lien flou entre être un soi distingué des autres et être un soi avec les autres. C'est repenser la nature du rapport entre le concept *d'engagement conjoint* dont parle Margaret Gilbert comme d'un acte délibéré synchronique, la femme en tant qu'elle ferait en ce cas valoir la voix de son individualité. Et le concept de *sujet pluriel* qui semble paradoxalement rompre avec cette individualité, en tant que le groupe social femme serait une entité à supérieure et diachronique.

## **Jeudi 15 juin 2023**

17 h : Conférence de Mme **Faustine POMMIER**, Master MEEF Philosophie.

### **D'une fonction didactique du théâtre chez Platon**

Le théâtre peut-il être éducateur chez Platon ? Dans la troisième dissertation de *La Généalogie de la morale*, Nietzsche qualifie Platon comme étant « le plus grand ennemi de l'art que l'Europe ait produit ». Nous connaissons la critique de la *mimésis* opérée au Livre X de *La République* qui le conduit à chasser les poètes de la cité. Or, un faisceau d'indices laisse à penser que la condamnation des arts traditionnellement attribuée à Platon n'est pas aussi radicale que l'on pourrait la croire. Il semble accorder en effet, dans une certaine mesure, une vertu (voire une fonction) didactique au théâtre. La confrontation aux histoires dès l'enfance, la pratique, l'écoute ou le spectacle de l'imitation pourraient alors être des moyens d'acquérir des connaissances, ou du moins de mieux comprendre la réalité sensible. Plus encore, elle formerait les futurs citoyens de la cité à tourner leurs âmes vers l'*arété*.

## **Vendredi 27 octobre 2023 - Maison des Associations, 3, place Guy Hersant, Toulouse**

19 h : Conférence de M. **Alexis Cartonnet**, professeur de philosophie.

### **Défense des marges ou bien histoire du vrai : quel est le véritable centre de gravité de la pensée de Michel Foucault ?**

Michel Foucault passe à juste titre pour l'avocat, du moins l'historien, des marges de nos sociétés européennes : folie mentale, délinquance politique, perversions sexuelles constituent assurément des « expériences » collectives faisant évidemment « problème » par rapport à une exigence commune de rationalité, de civisme et de décence. Qui plus est, pour analyser n'importe laquelle de ces « expériences », Foucault s'est muni tout au long de sa carrière de trois axes de réflexion : le savoir, le pouvoir et le sujet. S'il apparaît que chacun des grands livres de Foucault était l'occasion de dégager un axe par expérience (le savoir pour la folie, le pouvoir pour la prison et le sujet pour la sexualité), ces trois axes devraient – ou auraient dû – se combiner systématiquement pour chacune de ces expériences, même si Foucault ne s'est senti en pleine possession de son système que deux années avant sa mort. Voilà sur quoi repose « l'image de la pensée » de Michel Foucault. Or, ce que l'on sait moins ou souligne

moins souvent, c'est que Foucault s'est lancé dans un chantier parallèle, sinon concurrent, à cette histoire des marges, et ceci d'une manière aussi souterraine qu'obstinée : dès sa nomination au Collège de France, Foucault entend se lancer dans « une histoire politique de la vérité ». A côté des expériences acceptées ou interdites (délinquance ou sexualité), il y a surtout en Occident des discours acceptés ou refusés (comme l'erreur, le mensonge, l'illusion, le faux témoignage). Foucault en dessine d'ailleurs tout le programme dès ses trois premières années au Collège de France, bien avant la publication de *Surveiller et punir* : ainsi les cours *Leçons sur la volonté de savoir*, *Théorie et institutions pénales* et *La société punitive* sont censés développer une « histoire politique du vrai ». Mieux : à partir de ces années 70, Foucault va multiplier les coups de sonde non moins que les néologismes : « régimes de vérité », « histoire de la véridiction », « dire-vrai », « parrhèsia », et même « aléthurgie » dans un cours consacré au christianisme primitif. Ce « retour à la vérité » est tellement inattendu qu'il suscite l'incompréhension de ses proches amis comme Gilles Deleuze. D'où cet ensemble de questions : en quoi l'obsession pour la catégorie de vérité entre-elle directement en concurrence avec la défense acharnée et bien connue des marges ? Quel type de vérité Foucault prétend-il vraiment mettre au jour si ladite vérité ne se réduit pas à la connaissance scientifique dont s'occupe déjà l'histoire des sciences ou l'épistémologie ? Et surtout, en quoi l'accent mis sur la vérité bouleverse-t-il la structure même et le centre de gravité du système de pensée de Michel Foucault ?

## **Vendredi 24 novembre 2023**

**Maison des Associations, 3, place Guy Hersant, Toulouse**

18 h : Conférence de M. **Yvan BESSON**, Docteur en Études Environnementales, Professeur de philosophie.

### **La banalisation de la doxa de la neutralité de la technique comme symptôme du nihilisme moderne : arguments critiques et cliniques.**

De Gorgias à l'idéologie technoscientifique contemporaine, en passant par le possibilisme de la science expérimentale moderne, on peut établir le constat d'une banalisation culturelle de l'opinion selon laquelle la technique serait amoral, son usage seul étant susceptible d'être considéré comme souhaitable ou non : cette doxa culmine aujourd'hui dans une gigantesque dérive créatrice de moyens et dans l'absurdité transhumaniste.

La recherche des causes de cette dérive aboutit au principe de l'idéologie, le déni du réel et de la connaturalité cosmique de l'homme : l'évidence du sens est généralement tue, l'idée de l'heureuse orientation des choses est moquée d'un air entendu.

Pourtant le *thaumadzein*, le geste inaugural du philosophe en tant que grec, fait écho au désir profond de la fête universelle. Il paraît alors pertinent d'évoquer les vestiges de l'état de nature en chacun, afin de soutenir la nécessité politique de la quête de l'*homonoiā*. On pourra alors s'aider du finalisme, en le suivant, par la beauté du monde, jusqu'à l'Intellect, d'une part, pour cerner le concept véritable de la technique avec l'idée de l'*auctoritas*, d'autre part pour relativiser l'obligation anthropologique de la médiation artefactuelle, en proposant le principe de la discrétion technologique.

## **Vendredi 19 janvier 2024**

**Maison des Associations, 3, place Guy Hersant, Toulouse**

18 h 30 : Conférence de M. **Félicien Maffre-Maviel**, professeur de lettres, doctorant.

## « Jeter les images au feu » : éthique du sublime et sémiologie politique chez Julien Gracq, intellectuel à la marge

Dans quelle mesure pourrait-on accorder à Julien Gracq le rôle d'intellectuel, et à quel point assumait-il ce rôle avec originalité ? Avant même d'interroger ce qui dans sa posture eût pu tenir de la charge d'un tel rôle, il faudrait préciser les enjeux dudit rôle, dont les questionnements qui l'entourent au XX<sup>e</sup> siècle soulèvent des problématiques tout à la fois politiques, philosophiques, éthiques et littéraires. C'est dans un cadre précis qu'il faudrait se demander si Gracq est un intellectuel : s'il en est un, de quel type pourrait-il l'être ? Et conséquemment, il faudrait d'abord se demander quelles sont au XX<sup>e</sup> siècle les conceptions de l'intellectuel, et en quoi le choix de telle ou telle posture relève d'une conception du monde plutôt que d'une autre. Que peut vouloir dire être un intellectuel original au « siècle des intellectuels »<sup>[1]</sup> ? Dès l'abord néanmoins, un problème de taille se pose : la notion même d'intellectuel est redoutablement multiforme.

Il s'agira ainsi dans un premier temps d'émettre une simple hypothèse quant à la multiplicité des rôles et fonctions assignés à l'intellectuel, s'originant dans un flottement théorique issu du marxisme et d'un questionnement circonstancié qui amène l'intellectuel à interroger son rapport à l'Histoire de même que le rôle qu'il s'y donne au sein de son théâtre. Différentes conceptions marxisantes seront arbitrairement présentées de Walter Benjamin à Michel Foucault, afin de déterminer un cadre typologique en forme de paysage : quelles sont les différentes conceptions de l'intellectuel au XX<sup>e</sup> siècle ? Ne visant pas l'exhaustivité, il s'agira plutôt de se servir de cet échantillon pour évoquer la singularité de la posture gracquienne quant au rôle de l'intellectuel. Cette singularité se retrouvera dans l'usage de la politique qu'il fait comme d'un signe vide, servant une poétique se construisant en marge de l'Histoire et du temps, dont l'esthétique du sublime est l'une des manifestations les plus remarquables.

[1]. Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997.

### Vendredi 8 Mars 2024

**Maison des Associations, 3, place Guy Hersant, Toulouse.**

18 h : Conférence de M. **Christian Savès**, Doctorat en Sciences politiques, habilitation à diriger des recherches. Ancien élève de l'E.N.A. Politologue. Haut fonctionnaire. Activités d'enseignement et de recherche. Ancien directeur des études à l'E.N.A.

### **La prémonition de Socrate. Nihilisme et démocratie.**

Socrate a eu, vraisemblablement le premier, la prémonition du caractère nihiliste de la démocratie : en elle, vérité et politique se trouvent durablement (définitivement ?) dissociées. En effet, la démocratie est, par essence, bref par nature, porteuse d'un relativisme des valeurs ne la prédisposant pas à reconnaître au Juste et au Vrai (ces deux grands idéaux socratiques) une place, une autorité supérieure à toutes les autres valeurs. Ainsi, le statut qu'elle est naturellement disposée à leur reconnaître n'est-il que relatif, contingent... et certainement pas absolu. Au fil du temps, Socrate s'est donc retrouvé dans une opposition frontale et radicale, par rapport à la démocratie athénienne et aux conditions objectives dans lesquelles elle fonctionnait. Pour lui, le Juste et le Vrai étaient des « impératifs catégoriques » (au sens kantien de l'expression) et, à ce titre, ils devaient rester intangibles, non négociables et s'imposer tels quels à la conscience des citoyens.

Cette circonstance explique alors le procès qui fut fait à l'homme, un procès dont le véritable mobile est éminemment politique. Il fallait, à tout prix, le réduire au silence, tarir à jamais la parole socratique. La condamnation à mort était un moyen expédient d'y parvenir. A cet égard, le procès qui s'ouvre à Athènes, est moins le procès fait à Socrate, « *intuitu personae* » que celui que la démocratie athénienne fait à la vérité, dans la sphère politique. Il fonctionne donc comme un révélateur du malaise

ambient et du nihilisme dont était porteuse la démocratie athénienne, déjà confortablement installée dans le déni de réalité. Dans le registre symbolique, avec Socrate, c'est bien la vérité qui est mise à mort, une vérité dont Athènes ne voulait pas ou plus...

## **Vendredi 22 mars 2024**

18 h 45 : Conférence de Frère Marie Philippe, prêtre dominicain, doctorant.

### **L'Athéisme, signe d'une philosophie en crise ?**

Depuis le XIXe siècle, la négation de Dieu était indirecte : la pertinence de cette question était refusée. Elle n'indiquait rien sur son objet qu'est Dieu mais elle était révélatrice du conditionnement de son sujet qu'est le croyant. Dans une vision vitaliste, la raison est une ruse de son intérêt vital et Dieu une projection utile mais illusoire. Le problème de la vérité et de sa recherche désintéressée est donc posé. La question même de la philosophie est posée. Face à ce présupposé anthropologique, il s'agit de trouver en quoi l'athéisme philosophique désigne un vrai problème épistémologique tout en relevant que son fondement engendre l'impossibilité d'une recherche rationnelle désintéressée et, par ce biais, peut constituer un signe, celui d'une philosophie en crise.

## **Vendredi 3 mai 2024**

Maison des Associations, 3, place Guy Hersant, Toulouse

18 h : Conférence de M. Alexis CARTONNET, professeur de philosophie.

### **Les théories du sujet de Jacques Lacan**

Soutenir que la catégorie philosophique de sujet a été « attaquée » au XXe siècle est une évidence qui relève presque de l'euphémisme. Les sciences humaines dans leur ensemble estiment en effet que l'être humain est plongé dans un milieu social ou une Histoire qui le précède ; la psychanalyse de Freud en particulier déclare que « le moi n'est pas le maître dans sa maison » ; le structuralisme solidement implanté à l'Université de Vincennes réduit enfin le réel à une combinatoire d'éléments dont l'être humain semble s'être absenté, à moins qu'il ne soit lui-même élément permutable d'un ensemble social.

Or, envers et contre tout, Lacan a maintenu et la nécessité de produire un concept opératoire de sujet et la possibilité pour le patient de se construire comme sujet digne. Psychanalyste et partiellement structuraliste, Lacan a même soutenu sans sourciller l'existence d'un « sujet de l'inconscient ». Quel est donc ce sujet que Lacan défend envers et contre tout ? Peut-on être véritablement sujet tout en étant assujéti à son inconscient ? Mais surtout : combien y-a-t-il de théories du sujet chez Lacan ? Se succèdent-elles avec indifférence ? Se superposent-elles avec pertinence ? Et en dernière analyse, en quoi consiste la topique lacanienne du sujet, articulée autour de l'imaginaire, du réel et du symbolique ?

## Vendredi 24 mai 2024

Maison des Associations, 3, place Guy Hersant, Toulouse.  
18 h : Conférence de M. **Stéphane ZAGDANSKI**, essayiste.

### Heidegger et la Chose juive

Né catholique dans un pays majoritairement protestant, Heidegger était étonnamment ignorant de la « Chose juive », qui englobe la tradition herméneutique millénaire de la pensée biblique, midrashique, talmudique et kabbalistique. Commettant des erreurs de débutant en tentant de citer la Bible, Heidegger a fini par s'enfoncer de manière confuse dans un concept nébuleux de « judéo-christianisme », considérant à tort Philon d'Alexandrie comme le fondateur d'une « philosophie religieuse juive » inexistante, qui n'était en réalité qu'un platonisme et un aristotélisme adaptés au monde hellénisé de la Septante.

Ce profond manque de compréhension des questions juives a eu plusieurs conséquences néfastes. D'une part, Heidegger assimilait le judaïsme à l'Empire romain, formant une vision plate et vulgaire du Dieu juif en tant que despote antique. D'autre part, il lui manquait une protection intellectuelle contre la séduction de la propagande nazie pendant les années 1930 et 1940. Sans s'identifier consciemment comme antisémite, il en vint, dans ses *Cahiers noirs*, à assimiler la chose juive, réduite par lui à des termes interchangeables et perpétuellement nébuleux tels que *Judentum*, *Weltjudentum* et *Judenschaft*, à la *Machenschaft* et à la dévastation du règne exclusif des étants. Cette assimilation absurde du monde juif au seul domaine des étants provenait d'une référence à l'idée de Luther de « l'état opposé » des Juifs et des chrétiens, qu'il évoquait dans une note lors d'une méditation sur l'"objet" et son caractère antagoniste avec le « sujet » depuis Descartes.

En 1942, alors qu'il ne pouvait plus nier l'extermination en cours des Juifs, Heidegger tenta, dans un passage bizarre des *Cahiers noirs*, d'analyser l'auto-anéantissement métaphysique des Juifs et des nazis, mélangeant Juifs, chrétiens et nazis dans le vaste chaudron de la Métaphysique occidentale et les excluant littéralement de l'indestructibilité inhérente à la lumière de l'Être répandue à travers le monde grec.

## Vendredi 31 mai 2024

Maison des Associations, 3, place Guy Hersant, Toulouse

18 h : Conférence de M. **Bernard HUBERT**, Directeur des Cahiers Maritain.

### Le philosophe Étienne Borne (1907-1993) : Inspecteur général de philosophie et engagé en politique.

En relation avec Henri Bergson, Emmanuel Mounier, Marc Sangnier, Jacques Maritain et Maurice Blondel, Étienne Borne familier pendant un temps du foyer de Meudon dans ses premières années de 1929 à 1935, a eu comme maître Jacques Maritain. Il a aussi collaboré avec la revue *Esprit* d'Emmanuel Mounier puis au moment de la seconde guerre mondiale il s'est progressivement rapproché du philosophe Maurice Blondel. Ses écrits et les correspondances d'Étienne Borne avec Jacques Maritain, Emmanuel Mounier, Henri Bergson, Maurice Blondel, permettent de comprendre son personnalisme qui l'a conduit après la Seconde Guerre mondiale à s'investir politiquement au service des mouvements démocrates.

À l'occasion du rapport financier, l'on se réjouit du bon fonctionnement du compte associatif « APPEP TOULOUSE », auprès de la banque BNP Paribas (agence Toulouse-Purpan). S'il n'y a eu que de rares dépenses au cours de ces derniers mois, la trésorière précise que c'est en prévision d'un investissement important dans un colloque à venir en partenariat avec la Société toulousaine de philosophie. Ce colloque, prévu pour l'automne 2024, abordera des questions inhérentes aux rapports entre les Humanités, la littérature, la philosophie.

Un nouveau Bureau est élu :

Présidente : Patricia Verdeau

Vice-président : Christian Loubère

Trésorière : Patricia Verdeau

Au moment de conclure cette Assemblée, nous souhaitons vivement une participation plus importante d'adhérents actifs au Bureau de la Régionale et espérons accueillir dans notre Régionale les professeurs stagiaires qui vont arriver dans l'Académie en septembre.

Pour le Bureau,

La présidente, Patricia Verdeau